



PORTRAIT

Golshifteh Farahani

LA PLUS CÉLÈBRE DES JEUNES ACTRICES IRANIENNES A DÛ FUIR SON PAYS

PAR CAROLINE MANGEZ

Elle promène sa cinglante beauté brune entre Paris et Téhéran, ce grand coin de Californie où errent ceux d'Iran qui, comme elle, défient les lois pesantes de la république islamique. Au pays des ayatollahs, on lui promettrait une aura comparable à celle de Liz Taylor, voile en sus. Elle devait soumettre chaque scénario tourné, y compris à l'étranger, au ministre de l'Information. Jusqu'au film américain de trop... DiCaprio, agent de la CIA infiltrant des réseaux terroristes au Moyen-Orient, tombait amoureux d'elle, sublime autochtone de service. « Mensonges d'Etat », de Ridley Scott, rien que le titre avait tout pour leur déplaire. Le regard de DiCaprio sur moi était « celui de l'Amérique sur l'Iran », disaient-ils. Si je compare avec d'autres artistes, certains étudiants, ce qu'ils m'ont fait, ce n'est rien. » Qui, « ils » ? « Des hommes, toujours des hommes. Deux agents des services secrets qui me pourchassaient, et ce juge, responsable de la condamnation à mort de je ne sais combien de personnes, qui a fini par m'aider parce que son fils m'adulait. » La beauté sauve ? Elle rit : « Pas vraiment ! Ils détestent la beauté... » Au terme de sept mois d'interrogatoires, elle part, laissant derrière elle sa famille. Bannie ? « Pas sûre que ce soit le terme juste. Je suis sortie avec mon passeport, je savais qu'il fallait que je sois hors d'Iran avant la diffusion du film. Je ne pouvais pas faire entrer une maison tout entière dans deux valises, mais j'y ai glissé toutes les petites choses auxquelles je tenais, les carnets, les bijoux, des bibelots... » L'exil, « cette chose dont on ne revient pas, aussi indescriptible que la mort, bien peut-être, peut-être pas bien », lui tend les bras. Elle y plonge. 2012 : aux côtés de jeunes acteurs nommés pour le César du meilleur espoir, dans une vidéo, Golshifteh écarte les pans de son chemisier noir, dévoile un sein et murmure : « De vos rêves, je serai la chair... » « Je ne regrette rien, jamais. Ce n'était pas un acte politique, ni revendicateur. Je me suis conduite comme une actrice française, le seul passeport qui me reste désormais. Même si c'était provocant, c'était sain... » Dégoûtant, diront en substance les autorités iraniennes. A Téhéran, ses parents reçoivent des appels menaçants. « Ils ne savaient pas vraiment d'où cela venait. C'est une société si bizarre, si schizophrène, si hypocrite parfois. Rien n'est jamais direct. »

Elle fait sienne la devise de son père, metteur en scène, une phrase de Brecht : « Celui qui combat peut tout perdre

et celui qui ne combat pas a déjà tout perdu. » « Moi, dit-elle, j'ai perdu la possibilité de vivre dans mon pays, de jouir de l'amour qui s'y trouve, de ses goûts, de ses paysages, de ses saisons, mais mon âme et mon esprit s'en sont trouvés grandis. » Elle est la Perse incarnée, raffinée et conquérante, sûre d'elle jusqu'à se brûler, cramponnée à une culture poétique, insolite, millénaire, qui a survécu à toutes les défaites. Elle ne se pose pas en victime de l'extrémisme religieux qui règne depuis Khomeini. Surtout pas. « J'en suis le fruit, le résultat. Ma génération, la troisième, a la peau plus dure que la précédente, on est immunisés, on est des guerriers, des survivants, on ne croit en rien mais rien ne peut nous arrêter. Et ceux qui suivent sont encore plus forts que nous. On ne pense pas au futur, à quoi ça sert quand le futur ne peut pas arriver... » C'est cela l'esprit de l'Iran : quand on va dans une fête, on sait que peut-être « ils » vont arriver et qu'on finira alors la nuit dans un commissariat, mais on y va. A 16 ans, pendant une année, elle s'est travestie, pour braver les interdits « et aussi devenir invisible, ne plus être regardée comme un objet ».

« C'était l'été, on s'habillait plus léger... Dans la rue, un inconnu à qui cela devait déplaire m'avait jeté de l'acide sur le dos. Peu de temps après, je me suis rasé la tête. Je pouvais enfin faire du vélo. Je me faisais appeler Amir, distribuais pour m'amuser mon numéro de téléphone à des filles, ça marchait. Je suis allée jusqu'à me flageller en public au milieu des hommes pour la fête religieuse de l'Achoura. » Elle joue... C'est d'ailleurs le titre du livre que lui consacre sa comparse d'exil, Nahal Tajadod, épouse du scénariste Jean-Claude Carrière, chez lesquels elle vit à Paris. « Je suis comme ce lapin qui court vers le lion pour lui tirer juste un poil de la moustache. C'est ma nature. Une manière, je crois, de revendiquer le droit d'être un individu. » Sans relâche. Mais en tenant désormais la bête à distance : « Retourner en Iran ? Je peux, tout le monde peut, mais après tu ne sais pas ce qui va t'arriver... Je préfère ne même pas l'imaginer. » ■

Lire notre critique de « Syngué sabour - Pierre de patience », p. 10.

Son destin en 3 films

« A PROPOS D'ELLY »

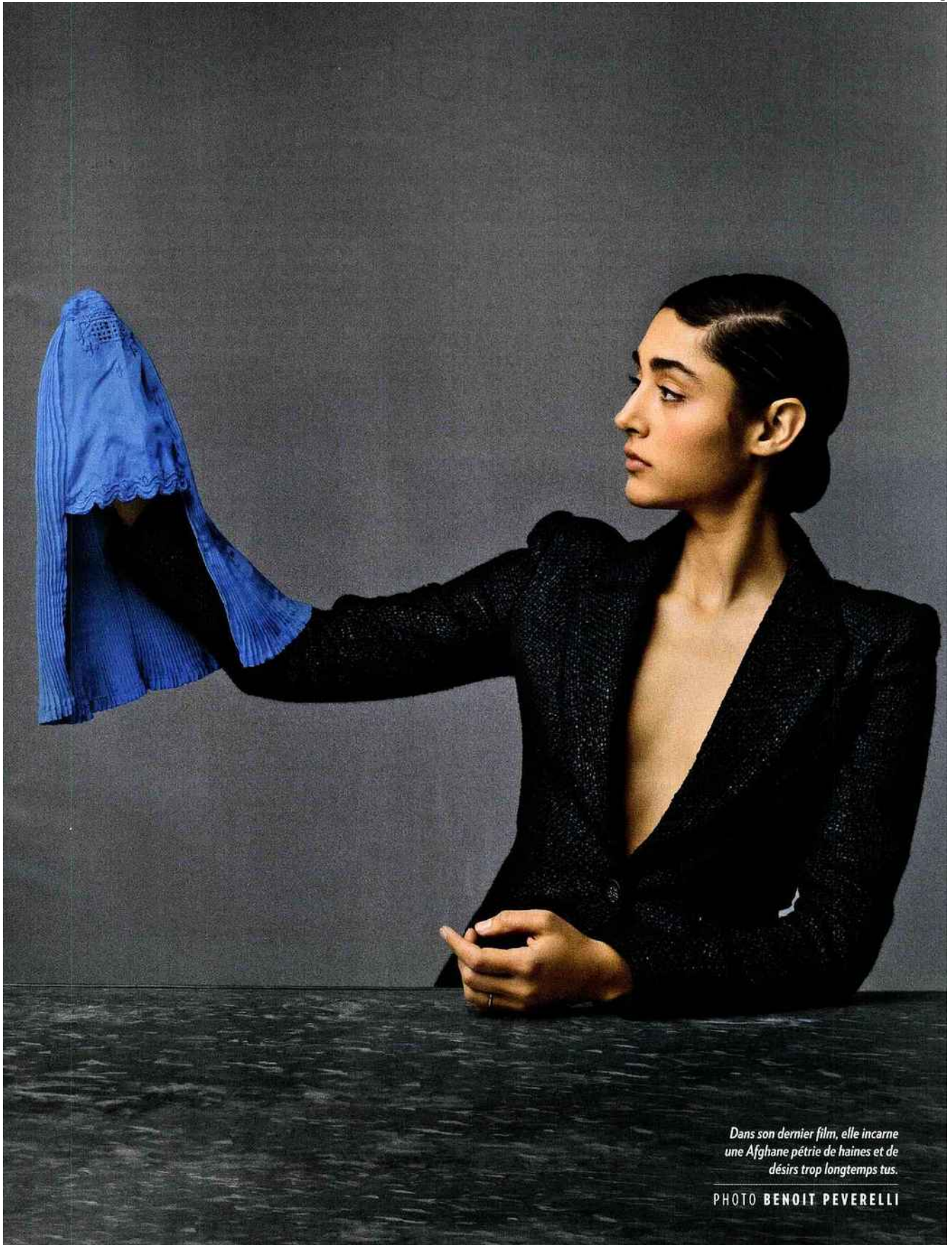
Les autorités veulent lui interdire de faire ce film. Ahmadinejad intervient en personne pour l'autoriser.

« PRINCE OF PERSIA »

Son passeport est confisqué à l'aéroport de Téhéran alors qu'elle part tourner le film de Mike Newell. Le rôle ira à Gemma Atterton.

« SYNGUÉ SABOUR »

Exilée à Paris, elle est prête à tout pour jouer dans l'adaptation du Goncourt 2008. Atiq Rahimi, l'auteur et réalisateur, la choisit. Le film sort le 20 février, mais circule déjà, sous le manteau, en Iran.



*Dans son dernier film, elle incarne
une Afghane pâtre de haines et de
désirs trop longtemps tus.*

PHOTO **BENOIT PEVERELLI**